

Qu'est-ce que l'amour pour Colette?

POR

PABLO RODRIGUEZ GARCIA

Escuela universitaria profesorado E.G.B.

Universidad de Castilla - La Mancha

Si l'on examine les héroïnes de Colette, on peut voir que leurs vies sont directement conditionnés par l'amour, là où il y a une femme il y a aussi un souvenir, une attente, une recherche ou même un renoncement. Il est toujours là, bon ou mauvais, heureux ou malheureux, offrant la jouissance ou la souffrance.

Hélène Clément de *La Naissance du Jour*, Jadin de *La Vagabonde* et Vinca cherchent l'amour, qui est à côté d'elles. Dans *Le Blé en Herbe* «les héros passent à côté du grand amour dont ils rêvaient»¹ sans le voir complètement. Camille lutte contre sa rivale pour conserver son amour. Renée et Annie ont perdu leur premier amour, mais elles cherchent —de façons différentes, bien sûr— un autre. Claudine attend —Pénélope— le retour de son amour qui est loin et malade. Colette, enfin, comme narratrice de *La Naissance du Jour* rappelle le sien et veut renoncer à un autre qui est à côté d'elle. Comme femme elle a beaucoup aimé et cela on ne peut pas le discuter. Donc dans ses romans elle va parler de l'amour: elle va le définir, le montrer, le faire nécessaire, le perdre... C'est à propos de tout cela qu'on va réfléchir maintenant.

A) LE BOULEVERSEMENT DU CORPS

Tout d'abord l'écrivain nous présente l'amour comme quelque chose de

1 Beaumont-Parinaud (1951), p. 149.

très spécial pour la femme. Il va même bouleverser son corps produisant des mouvements anormaux mais logiques. On comprend tout de suite que Vinca était amoureuse quand Phil lui offrit sa *main pour franchir le mauvais couloir de rochers, et le sang monta sous le hâle de [ses] joues* ². Le sang comme force vitale indispensable bouge devant l'amour d'une façon incontrôlée, comme celui de Claudine qui attend, impatiente, presque folle d'envie, le retour de son mari et exclame:

*«Déjà l'approche du printemps! Que de jours passés sans lui!»,
écouter fourmiller mon sang au bout de mes doigts, à l'ourlet chaud
de mes oreilles, tressaillir* ³...

Le sang au bout des joues, des doigts, des oreilles qui dénonce l'amour, qui brûle dans le corps de la femme, mais qui la fait tressaillir. Voilà donc comment l'auteur nous présente l'amour, comme quelque chose qui est dans les os, dans la chair de la femme, qui la fait trembler, qui lui produit des frissons: *Ce n'est pas d'amour que je tremble* ⁴ dit Renée dans *l'Entrave*; à ce moment-là elle avoue qu'il peut produire des tremblements. Par conséquent, l'amour se trouve dans le physiologique de la femme, qui change devant lui comme la nature devant le printemps. Voilà la belle métaphore de Claudine qui attend Renaud et celle du printemps, ou celle du corps féminin comme foyer pour l'amour, un corps qui va sauter s'il approche. Celui-ci est sa forme visible; l'amour n'a pas de visage et cependant, grâce au physique, on peut l'apercevoir

Qu'il y a d'amour, oui, d'amour, dans ces yeux-là! Qu'ils sont parlants, et doux, et entièrement épris! Et les grandes mains qui serrent les miennes avec une force égale et communicative, comme je les sens convaincues! ⁵...

B) PEUT-ON LE DEFINIR?

On vient de voir des situations heureuses de l'amour, mais en est-il toujours ainsi? Qu'est-ce que l'amour pour Colette? C'est difficile et complexe à définir. A la fin du *Blé en Herbe*, Phil semble nous donner une définition

Un peu de douleur, un peu de plaisir... Je ne lui aurai donné que cela... que cela ⁶...

² *BH*, p. 8.

³ *RS*, p. 211.

⁴ *En*, p. 8.

⁵ *Va*, p. 138.

⁶ *BH*, p. 183.

C'est la dernière phrase du roman, la conclusion et le résumé en deux mots de ce que veut dire, pour lui, amour: des moments de bonheur, des moments de souffrance. C'est donc bien simple. Et Germaine Beaumont ajoute: «Et ceux pour lesquels c'est quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus absolu, sont condamnés»⁷.

a) Un peu de plaisir

Effectivement l'amour produit du plaisir à la femme: du plaisir physique⁸ et du plaisir dans un sens de paix, de tranquillité, de bien-être, donc de bonheur. Malgré les moments amers dans l'existence des héroïnes de Colette, elles éprouvent toutes des instants de joie. Voyons Renée, la plus triste et seule de ces femmes qui trouve Max et nous avoue:

Je vais céder au fraternel, au surprenant plaisir, ignoré depuis si longtemps, de me confier, sans paroles, à un ami, de m'appuyer un instant à lui, de me réconforter contre un être immobile et chaud, affectueux, silencieux... Oh! Jeter mes bras au cou d'un être, chien ou homme, d'un être qui m'aime!⁹...

C'est un bonheur ignoré, mais confiant, chaud, protecteur, en un mot, absolu. C'est la part du «plaisir», si énorme que Renée pleure *pendant une minute de très grand bonheur*¹⁰. Pourtant celui-ci n'est pas toujours comme cela, si grand, si complet. Il est parfois petit et il ne s'exprime pas souvent: il cède à la souffrance, qui semble plus colettienne que lui, ou bien la femme n'a pas le droit de l'avoir tout entier, mais seulement une portion car, comme dit Annie, *chacun ne possède, ne doit posséder qu'une très petite part du bonheur*¹¹, par contre à la pensée de Claudine, pour qui tout est bonheur, tout est amour.

Il faut penser que la phrase d'Annie est prononcée d'une perspective pessimiste. Annie, qui a joui, aimé et souffert l'humiliation des hommes et, à la fin, de Marcel. Plus grand est le bonheur, plus grande sera la souffrance qui le succède. S'il est petit on souffrira moins. C'est pour cela qu'elle dit qu'il faut en avoir seulement une part. D'ailleurs elle a profité du plaisir autant qu'elle a pu sans penser aux conséquences. On ne peut pas donc être d'accord avec cette phrase. Chaque femme doit rester «son» bonheur parce que chaque femme a «sa» vie, avec tout ce que celle-ci signifie.

⁷ Beaumont-Parinaud (1951), p. 149.

⁸ *En*, p. 124.

⁹ *Va*, p. 139.

¹⁰ *Va*, p. 244.

¹¹ *RS*, p. 76.

b) **Un peu de douleur**

Parlons maintenant de la douleur, mais n'oublions pas qu'on ne peut pas la séparer du plaisir. En parlant de l'une on parle de l'autre, car ils sont unis comme les deux faces d'une monnaie. Dans l'oeuvre de Colette, cependant, les moments de souffrance sont plus abondants que ceux de plaisir. C'est comme si la femme était habituée —même destinée— à la douleur. La vagabonde Renée, par exemple, a beaucoup aimé Taillandy et le rappelle avec ces mots:

*Mon Dieu! que j'étais jeune et que je l'aimais cet homme-là! et comme j'ai souffert!... Ceci n'est pas un cri de douleur, une lamentation vindicative, non, je soupire cela quelquefois, sur le ton dont je dirais: «Si vous saviez comme j'ai été malade, il y a quatre ans!»*¹².

C'est-à-dire que, pour elle, la souffrance était quelque chose de très habituel, comme une sorte de «maladie». C'est la même idée qu'elle reprend dans *L'Entrave*, en disant:

*Et puis je m'accoude à la fenêtre, dans une posture déjà habituelle, et je commence à souffrir routinièrement, de la même façon qu'hier, que tous les jours d'avant-hier*¹³.

C'est la souffrance comme partie habituelle de la vie, routinière, quotidienne, à ce moment-là elle perd son authentique valeur pour devenir tout simplement monotonie: *dans la souffrance et la dissimulation, elle [la femme] s'exerce et s'assouplit, comme à une gymnastique quotidienne pleine de risques*¹⁴... Cela veut dire qu'au fur et à mesure qu'elle souffre et éteint la douleur chaque jour, elle devient plus forte, qui est l'une des caractéristiques fondamentales de l'héroïne colettienne dont on peut s'écrier:

*Elle est en acier! Elle est «en femme», simplement, et cela suffit*¹⁵

*car une longue patience [et] des chagrins jalousement cachés ont formé, affiné, durci cette femme*¹⁶.

12 *Va.*, p. 30.

13 *En.*, p. 184.

14 *Va.*, p. 36.

15 *Va.*, p. 36.

16 *Va.*, p. 36.

C) LE BESOIN D'AIMER

On peut se demander si, malgré le peu de bonheur, la femme a besoin d'aimer. C'est une nécessité, sans doute, et —pourquoi pas?— une mission

*L'atteindre, trembler qu'il ne m'échappe, le voir s'échapper, et patiemment l'approcher de nouveau pour le reprendre voilà désormais mon métier, ma mission*¹⁷

celle de Renée amoureuse de Jean, une mission comme celle de *durer* qui appartient à toutes les femmes, de même que *l'instinct auguste de s'installer dans le malheur en l'exploitant comme une mine de matériaux précieux*¹⁸.

Déjà la jeune Vinca a envie d'aimer: *Elle fit un effort pour évoquer un temps où sa mère, jeune fille, souffrit peut-être d'amour et de silence. Elle lui vit des cheveux précocement blancs, un pince-nez d'or, et cette maigreur*¹⁹... mais cela ne fait rien, malgré la douleur et la solitude qu'elle aura, elle réclame *pour elle seule la honte d'aimer, le tourment du corps et de l'âme*²⁰. On dirait qu'il s'agit plutôt d'une victime prête au sacrifice que d'une amoureuse, mais ce qui doit nous intéresser c'est que la femme a besoin d'amour et l'appelle:

*J'ai peur de me tromper, quand il me semble qu'entre l'homme et moi une longue récréation commence... Homme, mon ami, viens respirer ensemble?... J'ai toujours aimé ta compagnie*²¹.

C'est l'appel émouvant de la narratrice de *La Naissance du Jour* à l'amour par conséquent. C'est l'exemple le plus clair de sa nécessité. De la première phrase d'une Vinca adolescente à une Colette âgée il n'y a pas grande différence, sauf les années. Le reste est identique: la demande humble de la romancière: *Restons ensemble: tu n'as plus de raisons, maintenant, de me quitter pour toujours*²².

C'est le même besoin de Claudine ou D'Annie dans *La Retraite Sentimentale*, de Renée à la fin de *L'Entrave*, de Camille, d'Hélène Clément, de toutes les femmes —et de tous les hommes— de Max, toujours sous l'ombre amoureuse de Renée, de Vial sous celle de Colette, d'Alain qui suit sa *chère* Saha, ou le jeune Phil qui avoue:

17 *En*, p. 209.

18 *BH*, p. 156.

19 *BH*, p. 57.

20 *BH*, p. 57.

21 *NJ*, p. 52.

22 *NJ*, p. 52.

C'est ma maîtresse, ce n'est pas mon amour... je puis vivre sans elle ²³.

C'est une belle phrase valable pour tous les personnages: sans amour ils ne peuvent vivre. Donnons seulement trois exemples des lettres de Renée à Max, où l'on voit de nouveau le besoin qu'elle a de lui et l'importance qu'elle lui accorde: *libre de tout, sauf de vous* ²⁴ *Quarante jours! Jamais je ne pourrai supporter cela, maintenant* ²⁵; *Ecrivez-moi, aimez-moi, réchauffez votre Renée* ²⁶.

Comme pour Renée, pour Colette l'amour est très important, malgré son apparent oubli dans *La Naissance du Jour*. *Ce que vous venez de dire là se sépare du mépris de l'amour qu'on devine toujours un peu, en vous lisant, dans votre amour de l'amour* ²⁷... lui dit Vial. Mépris, quand elle n'a fait qu'écrire sur l'amour et aimer? Cela s'appelle renoncement, jamais mépris. Elle ne pouvait pas mépriser les hommes, les animaux, la nature qu'elle a tant aimés. Elle *qui ne savait que donner* ²⁸, comme Sido, ne pouvait pas mépriser le meilleur des dons. Elle, dont un des ses maris disait:

Mais tu ne peux donc écrire un livre qui ne soit d'amour?... Est-ce qu'il n'y a pas autre chose dans la vie?... -Il m'aurait peut-être enseigné ce qui a licence de tenir, dans un roman et hors du roman, la place de l'amour ²⁹.

D) L'IMPORTANCE DE L'AMOUR

On a vu que la femme a besoin d'amour et que celui-ci tient dans l'oeuvre de Colette une place prépondérante. Mais pourquoi? Simplement parce qu'il a quelque chose de très spécial, ce qu'on pourrait appeler transcendance. May ne connaît pas l'amour. Annie ne le connaît plus. Elles se voient vides, isolées, même malades. Elles n'ont pas d'illusion pour lutter. Elles se sentent faibles. L'une à travers de la drogue s'évade, l'autre à travers la *chair fraîche*. Mais Vinca, Camile sont différentes. Elles aiment, elles luttent pour conserver leur amour, l'une contre la Dame en blanc dont elle se sent jalouse, l'autre, contre une chatte. On les voit fortes, comme Claudine qui attend, optimiste, la rentrée de son mari, qui ne fait que penser à lui et a tout oublié

²³ *BH*, p. 134.

²⁴ *Va*, p. 195.

²⁵ *Va*, p. 197.

²⁶ *Va*, p. 198.

²⁷ *NJ*, p. 140.

²⁸ *Si*, p. 20.

²⁹ *NJ*, p. 53.

pour lui. Et Renée, enfin, qui ne peut pas oublier son premier mari, qui lutte contre l'amour représenté par Max, mais qui, enfin, y trouvera tout ce qu'elle souhaite et qui va la combler au maximum.

a) **Au-delà du corps**

Certes, on ne peut pas voir l'amour seulement du côté physique —on le verra après—; même si celui-ci est important, chez Colette l'amour va plus loin

L'amour de Phil et Vinca, aboutit ailleurs que là, là, cette couche de sarrasin battu, hérissé de fétus. Il aboutit ailleurs qu'au lit de ta chambre ou de la mienne ³⁰

pense Phil qui vient d'avoir une expérience toute différent avec la Dame en blanc et, à propos d'elles, il ajoute:

Puisqu'une femme que je ne connais pas m'a donné cette joie si grave, dont je palpète encore, loin d'elle... que ne fera pas pour nous, notre amour? ³¹.

Voilà de nouveau le sens de transcendance qu'accorde l'écrivain à l'amour: il va au-delà du corps et peut rendre les amants plus heureux que les plaisirs eux-mêmes.

b) **Au-delà de la vie**

D'autre part il va au-delà de la vie et c'est ce que Colette nous décrit dans une très belle page de *La Retraite Sentimentale* où parlent Annie et Claudine, Renaud ayant déjà disparu:

Je vous croyais terrassée, malade, traînant votre vie et la détestant, et haïssant tout ce qui respire et prospère, en fin! Et vous voilà jeune, alerte, au milieu des bêtes et des abeilles... A quoi bon l'amour, ce grand amour dont vous étiez si orgueilleuse, Claudine? Après la mort d'un tel amour, vous pouvez donc vivre? Ou bien ce n'était pas l'amour ³²...

Annie pense que Claudine tombera et se détruira, comme elle, après la mort

30 BH, p. 180.

31 BH, p. 180.

32 RS, p. 228.

de son mari; mais ici il faut revenir à Sido qui, selon Claude Pichois «ne représente pas seulement la flore, la faune, les sources de la Puisaye, mais aussi la fidélité à soi, le pôle de la stabilité opposé à celui du «vagabondage»³³, justement les deux pôles qu'on aperçoit chez Claudine et chez Annie. Claudine ne pouvait pas détester *tout ce qui respire*, elle, pour qui la vie était le plus important.

Annie pense que, une fois Renaud disparu, l'amour meurt avec lui, mais se trompe. Elle pensait voir Claudine triste et déchirée, comme elle, mais au contraire elle la voit jeune, au milieu de la nature et pleine de vie. La conclusion donc est bien simple. Est-ce que ce qu'il y avait entre Renaud et Claudine était de l'amour: Annie s'interroge. Voilà la très belle réponse de Claudine, pleine d'espoir:

*Si, mon enfant, c'était l'amour! Soyez tranquille, partez tranquille. C'était le plus bel amour, celui qui vit de lui-même et demeure après la vie. Consolez-vous, mon enfant, je n'ai pas perdu mon amour!*³⁴.

C'est une idée un peu magique de l'amour, mais réelle. Ce n'est pas, bien sûr, celui de Tristan et Iseut, il n'y a pas de philtre, mais il y a quelque chose qui les rassemble: L'amour est plus fort que l'exil —dans ce cas la maladie de Renaud— et, enfin, plus que la mort.

C'est là qu'on doit chercher sa vraie transcendance. On ne peut pas donc le toucher, le saisir à travers les sens —comme on prend l'amour physique—, il est vraiment, comme l'âme.

c) Au-delà du réel

Effectivement Colette ne croit qu'à un seul amour, mais elle sépare la chair de l'âme: *L'amour m'a rendue si fortunée, si comblée de plaisir dans ma chair, de tourment dans mon âme*³⁵... Elle parle de l'âme pour expliquer l'amour qui vit de lui-même et qui ne meurt pas, pour exprimer le plus profond d'une personne, sa propre vie, le plus important qu'on puisse offrir à l'autre. A la fin de *l'Entrave*, Renée est amoureuse et avoue:

*Je me mis dans ses bras et je fermai les yeux pour qu'il ne vît pas que c'était mon âme que je lui donnais*³⁶.

C'est le grand succès de l'amour, sa plus sublime transcendance: se rendre à

³³ Pichois, Préface de la Naissance du Jour (1969), p. 28.

³⁴ *RS.* p. 228.

³⁵ *RS.* p. 71.

³⁶ *En.* p. 212.

l'autre entièrement, sans aucun intérêt, sans rien attendre de lui —comme Renée, Claudine— que l'amour:

*Je ne voudrais de l'amour, enfin, que l'amour*³⁷...

E) L'ABSENCE DE L'AMOUR

On vient de parler à propos de l'amour, mais un peu en théorie. C'est-à-dire, on a dit ce qu'était l'amour, à quel point il est important pour la femme, la nécessité qu'elle en a... Mais il ne faut pas oublier une chose: la plupart des femmes de Colette se trouvent —ou se trouveront— seules. C'est justement l'absence d'amour. Elles se trouvent —ou se trouveront— sans amour. Et pourquoi cette absence? Il y a, surtout, deux raisons: les femmes le perdent ou, si un autre se présente, elles ne le veulent plus. Bref, c'est la perte ou le renoncement, simplement.

a) La perte

Si nous examinons attentivement la vie de ces femmes, on pourra remarquer que pour la plupart d'entre elles le premier amour est parti: le mari d'Annie, Taillandy, Willy. D'autres partiront ensuite, Renaud, Phil ou Alain. Ils ont été les premiers

*«Le pire dans la vie d'une femme: le premier homme». On ne meurt que de celui-là, après lequel la vie conjugale —ou sa contrefaçon— devient une carrière*³⁸.

Le premier amour, incomparable et presque impossible à surmonter. Renée ne pourra pas oublier Adolphe Taillandy. Hamond lui demande si elle a connu beaucoup d'hommes. La réponse de Renée est

*Un seul, mais quel!*³⁹...

Cela va être très important dans la vie de la femme, va la marquer pour toujours. Comme dit Colette

*à ouvrir la terre, ne fût-ce que l'espace d'un carré de choux, on se sent toujours le premier, le maître, l'époux sans rivaux*⁴⁰.

³⁷ *Va.*, p. 167.

³⁸ *NJ.*, p. 66.

³⁹ *Va.*, p. 95.

⁴⁰ *NJ.*, p. 118.

C'est pour cela que Renée s'écrie quand Hamond veut la *doter* d'un nouvel amour

*Pensez-vous qu'un «nouvel amour», comme vous dites, détruise le souvenir du premier, ou... le ressucite?*⁴¹.

C'est la peur de Renée, que le premier amour ne renaisse et avec lui, de nouveau, la souffrance. Elle ne veut pas le ressuciter, mais non plus l'oublier, car elle se dit:

*Tu ne t'es pas demandé, ce jour-là, si c'était l'amour Tu ne pouvais t'y tromper: c'était lui, l'amour, le premier amour. C'était lui, et ce ne sera jamais lui!*⁴².

Pourquoi cette constante répétition de la part de Renée? Nous avons dit que l'amour est source de douleur, mais «seul le premier amour a une chance d'échapper à ce triste destin: par la joie ineffable du premier don, par une ferveur inégalable, il est le seul à pouvoir briser le cercle vicieux de la solitude individuelle et à permettre la communion profonde des êtres»⁴³, de là l'importance pour la femme de ce premier amour et de sa perte:

*C'était lui, qui ne s'annonce point, qu'on ne choisit pas, qu'on ne discute pas. Et ce ne sera plus jamais lui! Il t'a pris ce que tu peux donner seulement une fois; la confiance, l'étonnement religieux de la première caresse, la nouveauté de tes larmes, la fleur de la première souffrance!*⁴⁴...

se dit Renée. Après quoi elle va renoncer, comme Claudine, à d'autres amours car ils ne seront jamais comme le premier.

Quant à Camille et Vinca on peut dire que c'est différent. Elles ne renoncent pas à l'amour, mais à un amour concret, le premier d'ailleurs. Elles le perdent, simplement. Phil et Vinca sont, à peine, adolescents, mais ils ont déjà perdu le bonheur d'enfants et c'est là qu'apparaît l'incommunicabilité, donc la séparation. Ils perdent un amour, mais ne renoncent pas à aimer —ils sont très jeunes d'ailleurs—. En ce qui concerne Alain de *La Chatte* «déçu par l'amour physique, c'est-à-dire la «consommation», se détourne de cette forme de l'«impur» et se retire dans le monde de l'enfance avec Saha qui incarne la pureté»⁴⁵. Il n'y a pas non plus un renoncement de la part de Camille. Elle a, tout simplement, perdu un amour qui n'était pas le sien, mais qu'elle a voulu conserver jusqu'au dernier moment.

41 *Va.* p. 165.

42 *Va.* p. 146.

43 Ketchum (1968), p. 272.

44 *Va.* p. 146.

45 Ketchum (1968), p. 190.

b) Le renoncement

Parlons maintenant de l'autre type d'absence d'amour, le renoncement, condition de quelques femmes de Colette —et de quelques hommes: Alain, dont on a toujours dit qu'il était le reflet de l'écrivain, renonce à l'amour pour rester dans l'enfance que représente Saha; on vient de le voir—.

Pour commencer il faut dire qu'il n'y a pas une seule sorte de renoncement, et que les causes qui les ont produits ne sont pas les mêmes. Pour parler des différents types, on va choisir trois femmes fondamentales dans l'oeuvre romanesque de cet auteur: Claudine, Renée et la narratrice de *la Naissance du jour*, c'est-à-dire, Colette.

1) La douce retraite

Dans *La Retraite Sentimentale*, Claudine ne renonce pas à l'amour absolu, mais à l'amour physique. Ce n'est donc pas un renoncement complet. Elle attend son mari, mais lui reste fidèle, échappant à la tentation de la chair. Elle est le symbole de la vertu et du «pur» car elle «se réfugie au pays natal, elle se réintègre à la force maternelle qu'est la nature»⁴⁶. Annie, par contre, ne renonce pas à la tentation de la volupté et représente le vice et l'«impur». Le résultat de la lutte est le triomphe de la vertu, donc de l'amour-vertu, de l'amour idéal. De toutes façons on a cru voir que la retraite de Claudine «ressemble plus à une façon d'échapper aux problèmes que pose la vie en société qu'à leur véritable solution... Comme [Colette] a tué Renaud parce qu'il était vraiment trop inconsistant», c'est aussi la mort qu'elle donne à Claudine, en la figeant dans une stérile retraite»⁴⁷. Peut-être que Renaud était «inconsistant», mais la retraite de Claudine ne peut pas être «stérile» car elle signifie l'amour absolu, authentique et vrai qui *demeure après la vie*⁴⁸.

2) Le tourment de la volupté

On a parlé de ce que signifie pour la femme le premier amour, l'énorme et absolue importance qu'elle lui accorde. On en a beaucoup d'exemples à travers Renée Néré et son mari Adolphe Taillandy. Si nous voulons comprendre son renoncement il faut d'abord comprendre cet homme et cet amour, les premiers, parce qu'ils vivent en elle et, ce pendant, elle veut tout oublier. Renée veut effacer le moindre souvenir de sa tête: *Dieu merci! Je n'aime pas,*

46 Harris (1973), p. 189.

47 Ketchum (1968), p. 145.

48 *RS*, p. 228.

*je n'aime pas, je n'aimerai plus personne, personne, personne!*⁴⁹. Elle parle de l'amour comme si elle en avait peur. Pourtant elle a beaucoup aimé... et beaucoup souffert: *Je n'aime pas parler de l'amour ... Si j'avais perdu un enfant bien-aimé, il me semble que je ne pourrais plus prononcer son nom*⁵⁰. Elle ne veut plus ces luttes du couple d'égal à égal, elle refuse «L'amour parce qu'elle en a peur, mais elle ne craint pas seulement le risque banal de la souffrance. Elle craint aussi que l'amour d'un seul être ne soit à la fois une richesse et une limite»⁵¹ à sa liberté. Elle ne veut que jouir de l'amitié avec l'homme, ce qui n'a pas été possible avec Taillandy. Deux idées donc: la peur de la souffrance et le désir de vivre comme amie de son ennemi. C'est pour cela qu'elle s'écrie:

*[Je] t'aime... Je ne veux plus le dire, je ne veux plus le dire jamais! Je ne veux plus entendre cette voix, ma voix d'autrefois, brisée, basse, murmurer irrésistiblement le mot d'autrefois*⁵²...

Après toutes ces négations et ces répétitions il semble que le renoncement de Renée est indiscutable, mais voilà que le Grand-Serin entre en scène et, avec lui, *la chaleur, la lumière, et ce second amour tout mêlé des cendres brûlantes du premier, mais si cher, si inespéré*⁵³... Renée va s'attacher à lui, mais *ce n'est guère le chemin de l'amour*⁵⁴ jusqu'à un beau baiser qui fait renaître sa *volupté oubliée*. A ce moment-là elle passe du renoncement à l'acceptation de ce nouvel amour qu'a ressuscité la sensualité. Ils vont avoir des moments heureux, ils pensent même à se marier. Mais voilà, de nouveau, qu'apparaît le doute chez Renée, sa lutte intérieure: *le couple amoureux prisonnier d'une chambre tiède*⁵⁵ et une autre fois *Aimer, c'est obéir ... car c'est l'amour seul qui rend facile, joyeux, glorieux le servage*⁵⁶. Elle qui, «loin de se livrer étourdiment au plaisir de l'instant, y renonce au nom d'une idée peut-être erronée, mais noble, qu'elle se fait de son destin de femme»⁵⁷, elle ne veut pas perdre ce qu'elle a réussi à atteindre après l'amour: la liberté, son travail. Elle pense:

*Ce petit tableau de ma vie future, être un amant fidèle et un bel enfant, produit sur moi le plus inexplicable, le plus désastreux effet*⁵⁸...

49 Va. p. 97.

50 Va. p. 98.

51 Mallet-Joris (1977), p. 50.

52 Va. p. 175.

53 Va. p. 177.

54 Va. p. 141.

55 Va. p. 168.

56 Va. p. 168.

57 Mallet-Joris (1977), p. 51.

58 Va. p. 172.

Ce n'était pas l'idée qu'elle s'était faite de l'amour et elle veut y renoncer. De nouveau surgit une lutte âpre pour oublier Max quand elle s'était déjà attachée à lui. *De l'oublier, comme si je n'avais jamais connu son regard ni la caresse de sa bouche* ⁵⁹. Mais le renoncement se produit malgré la douleur de Renée

Mon pauvre second amour, celui que je nommais ma chère chaleur, ma lumière... Il est là, tout près de ma main, je peux le saisir, et je fuis ⁶⁰...

Si nous lisons attentivement les lettres de sa tournée, nous pouvons voir comme elle aime Max, comme elle a besoin de le revoir, et cependant elle l'abandonne:

Adieu, mon chéri... Je ne vous verrai plus... C'est le moindre mal que je puisse vous faire... Je me sens tout usée, et comme incapable de reprendre l'habitude de l'amour, et effarée d'avoir encore à souffrir par lui ⁶¹.

C'est le douloureux mais conséquent renoncement de Renée. Elle ne demande que *la paix, Seigneur, la paix* que Taillandy lui avait refusé et que Max lui refusera:

Tu étais venu pour partager ma vie. Partager, oui, prendre ta part! Etre de moitié dans mes actes, t'introduire à chaque heure dans la pagode secrète de mes pensées, n'est-ce pas? Pourquoi toi plutôt qu'un autre? Je l'ai fermée à tous ⁶².

3) Le besoin de renoncer

Le troisième exemple de renoncement est celui de la narratrice de *la Naisance du Jour*, c'est-à-dire de Colette. Selon une phrase de Marcel Arland «A la première page, elle songe qu'elle doit renoncer à l'amour; à la dernière, ce renoncement est accompli» ⁶³, mais au milieu du récit apparaît le doute, même la résistance, bien qu'elle sache déjà ce qu'elle veut et ce qu'il va arriver, *on ne sort pas de là quand, ni comme on veut* ⁶⁴ avoue-t-elle. Il y a des moments où elle souhaite avoir l'amour et d'autres qui nous montrent le

⁵⁹ *Va.*, p. 231.

⁶⁰ *Va.*, p. 238.

⁶¹ *Va.*, p. 245.

⁶² *Va.*, p. 247.

⁶³ Cité par Ketchum (1968), p. 45.

⁶⁴ *NJ.*, p. 53.

contraire: *Iantôt je m'écrie en dedans: «Ah! mon Dieu, pourvu qu'Il soit encore là! «et tantôt: «Ah! mon Dieu, pourvu qu'Il ne soit plus là!»*⁶⁵. Cependant la décision est prise, celle d'une femme de cinquante-trois ans qu'un de ses maris, des années antérieures, conseillait ainsi: *Tu devrais bien, vers cinquante ans, écrire une sorte de manuel qui apprendrait aux femmes à vivre en paix avec l'homme qu'elles aiment, un code de vie à deux...* Colette ajoute: *Je suis peut-être en train de l'écrire*⁶⁶. Ce serait la première cause de son renoncement: pouvoir jouir, enfin, de l'amitié de l'homme hors de l'amour qui est —on l'a déjà vu— source de souffrances et d'hostilités. C'est surtout l'amitié qu'elle va chercher désormais. Celle-ci sera le code, le manuel pour vivre en paix avec l'ennemi et Colette maintenant peut le suivre.

On a dit que le renoncement est volontaire et jamais forcé. Si l'écrivain dit: *L'une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne*⁶⁷, ce n'est pas parce qu'elle se sent abandonnée, mais parce qu'elle a changé maintenant, parce qu'elle ne peut tout donner ou tout perdre. D'autre part elle l'appelle banalité et dans un autre moment elle dit: *L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable*⁶⁸ quand celui-ci a été la chose la plus importante de sa vie et son grand honneur. Peut-être parle-t-elle, déjà âgée, seulement de la partie physique de l'amour en opposition à la partie sublime de l'amour vertu. Cela explique la fuite de Colette devant le jeune Vial. Il représente la tentation de la chair, le plaisir de la jeunesse pour *une femme qui échappe à l'âge d'être une femme*⁶⁹ et qui va renoncer. C'est le moment de la retraite après tant d'années de bonheur ou de douleur. L'écrivain avoue:

*Il faut désormais que ma tristesse si je suis triste, ma gaîté si je suis gaie, se passent d'un motif qui leur a suffi pendant trente années: l'amour. J'y arrive. C'est prodigieux. C'est tellement prodigieux*⁷⁰...

A partir de ce moment elle dit à l'homme qui la désire: *je m'engage ici à prendre mon congé. Non, tu ne m'as pas tuée, peut-être ne m'as-tu jamais voulu de mal... Adieu, cher homme*⁷¹...

Avec le renoncement elle cherche donc l'amitié pure avec l'homme, mais aussi la tranquillité après la fatigue, l'existence sans passion après l'orage, la sérénité qui suit à la lutte. D'autre part, elle rappelle que *Sido savait qu'on possède dans l'abstention, et seulement dans l'abstention*⁷² qu'elle cherche

65 *NJ*, p. 152.

66 *NJ*, p. 57.

67 *NJ*, p. 52.

68 *NJ*, p. 56.

69 *NJ*, p. 52.

70 *NJ*, p. 152.

71 *NJ*, p. 57.

72 *NJ*, p. 60.

désormais, comme Claudine, comme Renée. C'est-à-dire, le pur, l'absolu, le transcendant. C'est son renoncement mais en même temps sa nouvelle naissance: «L'amour universel, la véritable sérénité»⁷³ de la solitude.

73 Ketchum (1968), p. 230.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DE COLLETTE ANALYSEE DANS CETTE ETUDE

- Lea retraite sentimentale*. Mercure de France. Folio. 1957. (Signe employé pour les notes: RS.)
La vagabonde. Albin Michel. Le livre de poche. 1983. (Signe employé pour les notes: Va.)
L'entrave. Flammarion. 1970. (Signe employé pour les notes: En.)
Le ble en herbe. J'ai lu. 1950. (Signe employé pour les notes: BH.)
La naissance du jour. Garnier-Flammarion. 1969. (Signe employé pour les notes: NJ.)
Sido. Hachette. Livre de poche. 1961. (Signe employé pour les notes: Si.)

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE SUR COLETTE

- BEAUMONT-PARINAUD, G. et A.: *Colette, Seuil. Paris, 1951.*
 HARRIS, E.: *L'approfondissement de la sensualité, dans l'oeuvre romanesque de Colette*. Ed. A. G. Nizet, Paris, 1973.
 KETCHUM, A.: *Colette ou la Naissance du Jour*, Bibliothèque des lettres modernes, Paris, 1968.
 MALLET-JORIS, F.: «*Une vocation féminine*», Cahiers Colette, n.º 1, Flammarion, 1977.